

Dossier pour une Habilitation à diriger des recherches
Volume 2 : Parcours et productions scientifiques
Habiter aux intersections



Alva Skog, *Future Identity 3 - Pub.* 2018

Présenté le vendredi 6 décembre 2019

Par Corinne Luxembourg

Devant un jury composé de :

Dominique Crozat, Professeur, Université de Montpellier

Claire Hancock, Professeure, Université Paris Créteil

Anne-Peggy Hellequin, Professeure, Université Paris Nanterre

Antoine Le Blanc, Professeur, Université Littoral Côte d'Opale, garant

Bernard Reitel, Professeur, Université d'Artois

Cette version du second volume ne comprend pas le cv détaillé ni les publications pour en alléger le volume.

Sommaire

Introduction	6
Chapitre 1. Devenir géographe : les terrains (des) invisibles.....	8
Chapitre 2. Gennevilliers, le possible et l'exception.....	14
Chapitre 3. Rencontres et incorporation de la recherche.....	18
Chapitre 4. Résumé et présentation de carrière	22
Curriculum vitae résumé	22
Synthèse de la carrière.....	24

Introduction

Ce second volume du mémoire d'habilitation à diriger des recherches se compose comme le recommande la section 23 du CNU d'un curriculum vitae quelque peu contextualisé. On y trouvera également avant le cv proprement dit quelques chapitres dans lesquels j'ai souhaité, sans en faire réellement une égo-géographie, dire quelques mots du « devenir-géographe ».

L'écriture de trois premiers chapitres m'a permis de poser les jalons, d'analyser des traces et d'envisager une distanciation sans qu'il s'agisse pour autant d'une prise de distance. Ce qui aura caractérisé ces années de chercheuse, puis d'enseignante-chercheuse en géographie est finalement de n'avoir pas su avant d'expérimenter. Handicap certain dans un monde scientifique que celui de ne pas poser concrètement des hypothèses à vérifier, mais de ne savoir qu'observer, en produire la narration, en ne sachant pas s'adapter à un processus verticalisant de production de concept.

Souvent, donc, je n'ai pas su. Je ne suis pas certaine de savoir mieux après. Sans doute que je continue de ne pas savoir, mais différemment. Cela fait partie d'un processus, du cheminement intellectuel et parfois physique dont je n'ai pas toujours été tout à fait maître, même si j'en assume l'entièreté. Ces chapitres introductifs racontent des terrains invisibles et pourtant constitutifs de la géographe que je suis aujourd'hui. Ils racontent également la rencontre avec une ville, Gennevilliers, qui a été le support de l'essentiel des recherches fondatrices de mon parcours. Les onze années qui séparent les soutenances de doctorat et d'habilitation ont donné lieu à plusieurs bifurcations, épistémologiques et méthodologiques.

La deuxième partie de ce volume présente classiquement mon cv, en mettant en récit synthétique mon parcours, les activités scientifiques personnelles et celles d'encadrement et d'accompagnement de jeunes chercheur.es, les responsabilités administratives et collectives que j'ai occupées et j'occupe encore aujourd'hui. et les activités pédagogiques. Ce cv est suivi d'un ensemble de 13 publications présentées en lecture intégrale.

Chapitre 1. Devenir géographe : les terrains (des) invisibles.

Y a-t-il vraiment un intérêt à savoir les raisons d'un engagement ? A connaître les motivations de l'orientation qu'un être humain, parmi d'autres, donnera à ses jours ? A faire la part de ce qui relève de ses choix et de ce qui vient de contingences avec lesquelles il faut bien composer, de façon plus ou moins heureuse ? Imaginer que l'enfant ait voulu être géographe très tôt ou non passionnera peu, mais sans doute que la personne incluse dans une société et une époque fasse ce choix, le conduise, l'aboutisse tant bien que mal et compose avec sa contemporanéité a plus d'intérêt, justement parce que c'est une composition de circonstances.

Ce qui m'importe s'il faut parler d'hier c'est de ne le faire qu'à partir d'aujourd'hui. C'est une chose très particulière que de se pencher sur son époque en même temps que l'on réfléchit à son propre cheminement, et ceci d'autant plus que ce qui nous traverse aujourd'hui semble mettre en place à force de grands bouleversements globalisants les contours d'un monde en transformation plus rapide que parfois nous ne pouvons intellectuellement le concevoir. Malgré tout ce que nous pouvons souhaiter, quel que soit notre positionnement ou notre absence de positionnement (ce qui en est un malgré tout), nous ne pouvons pas nous abstraire ni du monde, ni de ce qui le secoue et finalement de ce qui nous structure. Nous faisons œuvre de circonstances.

C'est de ce point de vue que je souhaite présenter mon curriculum vitae détaillé, puisqu'il s'agit de comprendre le contexte d'un processus de recherche, et de le mettre en récit. L'exercice a quelque chose d'un carottage dans des empilements de couches sédimentaires et du calcul de la distance d'affleurement de la roche mère et de l'identification de sa nature.

Les paysages des Causses, et la fameuse résurgence du Bonheur au cœur du Massif de l'Aigoual (carte de Meyrueis au 1/50 000^e) ne démentiront pas l'importance des cavités, voire des gouffres quelle que soit l'épaisseur des dépôts accumulés au-dessus. L'image géomorphologique a le double avantage de rendre nécessaire l'explication de la situation (la

sédimentation qui fait le lieu d'où l'on parle) et d'accepter l'aléatoire de la rencontre comme de la coupure (le pli ou la faille). C'est l'expérience de cet aléatoire-là qui révélera des chemins d'approches des lieux disparus, absents à l'intersection d'un cheminement personnel et de flux historiques massifs que la géographie contemporaine porte encore. Il est des sujets comme des lieux que l'on ne peut aborder frontalement, pour lesquels les routes les plus sûres sont sinueuses et parfois bien lentes.

Il en est ainsi des terrains toujours présents mais qui n'ont pas lieu, et qui probablement – quoiqu'il n'y ait en la matière aucune certitude – n'auront pas lieu, renvoyés à des « plus tard » vaguement définitifs. Pourtant ils sont là, jamais formalisés, jamais embrassés pleinement, à peine effleurés parfois sans que l'on ose vraiment y tendre la main, de sorte qu'en réalité ils continuent d'être présents à soi à peu près tout le temps et l'on ne parle sans doute jamais d'autre chose que d'eux. Sans verser en une pseudo-psychanalyse facile, ces objets, sans doute trop personnels pour être appréhender sans crainte, restent des vacances transversales et constitutives, des trous, des sables mouvants et l'habitude de l'intranquillité qui les accompagne en est devenue pourtant rassurante. Ce sont donc des vacances comme des pointillés, des accidents dans la sédimentation mais aussi des vacances autant comme un repaire que comme une mise en congés, le temps du ressourcement, de la reconstitution de la force de travail !

Ainsi j'ai commencé la géographie avant d'être géographe par des non-terrains à identifier comme pour savoir d'où je parlerai comme on dit « d'où je venais ». La langue est joueuse puisqu'elle spatialise le propos : d'où je pense, d'où je viens. Elle situe le savoir, propose de prendre position quand il ne s'agit « que » d'exprimer un propos intellectuel et pas forcément d'engager à une quelconque promenade. Plus tard je la prendrai au mot !

Comme beaucoup d'autres, j'ai reçu l'étrangeté en héritage silencieux, par les multiples migrations des siècles passés. Il est en effet des communautés humaines que les épisodes historiques rendent plus mobiles que d'autres et ceci de façon récurrente au point que le rapport au déplacement est déjà une hérédité. Ce silence est fait, entre autres, des langues de l'avant-dernière génération, comprises et tuées par la génération qui m'a précédée et du sentiment diffus d'en reconnaître pourtant la musique. La transmission de l'étrangeté, cette sensation intime d'être étrangère, en ne l'étant toutefois plus formellement, s'est accomplie dans l'absence des langues et des lieux résultant de leurs destructions successives puis définitives lors de la Seconde Guerre mondiale. L'évocation de villages – parmi lesquels celui de ma grand-mère paternelle non rencontrée – dont les noms ont été effacés est une amorce de ce non-terrain. L'interrogation est naïvement posée, du comment des lieux pouvaient continuer d'exister par-delà leur existence physique, parfois même par-delà l'existence des êtres qui les ont vécus. La question n'est pas posée en archéologue, ni non plus en historienne mais en géographe pour qui l'ordinaire du quotidien et l'habiter sont au centre d'une réflexion générale du rapport à l'espace, non pas comme l'ancrage d'éventuelles racines, mais comme moyen de faire avec, pourtant. Naïveté évidente : comment emporterait-on un lieu avec soi ? ce n'est pas même un violon ! alors comment en penser la transmission ? Naïveté plus grande encore : emporterait-on aussi les chemins des déplacements, des fuites ? Sans doute. Mais alors, qu'en fait-on

lorsqu'arrive l'heure de l'héritage ? Qu'en fait-on lorsque les êtres ont dû se taire ? Il y a là un fondement d'une approche de géographie culturelle concentrée sur la diversité d'être au monde, de l'habiter.

Les territoires, si on les résume trop rapidement comme de l'espace approprié, ne sont donc pas statiques mais l'accumulation des déplacements, des voyages faits de bons ou de mauvais gré. Le parallèle, peut-être un peu simple, avec la production intellectuelle la définirait comme une accumulation de processus toujours en mouvement, devant chaque fois être « re-cheminée » pour être active. Territoires et pensées parce qu'ils sont des productions sociales sont parcourus, traversés de ces lignes de désir, pour reprendre les mots de l'anthropologue Tim Ingold.

La mise en récit de cette réflexion peut rendre évidente la nécessité d'être chercheuse-géographe à partir de l'attirance pour une sorte d'étonnement inconfortable de la disparition : non pas pour le résultat fini de l'analyse, pour la formule ramassée d'une conclusion, mais pour le processus, pour le désir qui a conduit à la situation, pour le désir qui suivra. Qu'est-ce qui fait que le quotidien prend place ? Quel est le processus qui fait qu'habiter est possible, que l'un et l'autre perdurent ensuite et font perdurer l'espace vécu au-delà de l'espace lui-même ?

Ainsi, il subsiste en moi, comme héritage la trace, la (non)-transmission d'un quotidien de villages détruits d'Europe de l'Est, d'usines abattues par la désindustrialisation, de quartiers ouvriers parisiens peu à peu confisqués et effacés de la géographie familiale ou encore de fermes et de champs disparus des plaines de la Brie. Est-ce là un pli ? J'ai longtemps pensé (pansé ?) cette suppression de la transmission comme une amputation, ou une sorte d'ablation des lieux comme support, ancrage d'une histoire. La volonté de ces gens, mes aïeul.es, de « s'intégrer » à toute force, de se faire discret.es, s'y est également souvent soldée par l'amputation de leurs langues et peut-être d'une part de leur musique, à moins qu'elle ne se soit ancrée dans les générations par-delà les injonctions à l'abandon. Ces disparitions sont, somme toute, communes dans de nombreuses familles, quelles que soient les origines des déplacements, et malgré la volonté de discrétion, c'est une ride au coin de l'œil qui reste, pour beaucoup, reconnaissable et familière.

Cette ablation des lieux n'a donc pas fait l'objet de travaux proprement dits. N'ayant jamais été abordée frontalement, il n'a pas encore été le moment d'en faire quelque chose. Sans doute y a-t-il là, l'intime conviction que ce sujet, si fondamental, ne souffrirait pas l'à peu près s'il était questionné pour lui-même et qu'attendre est encore nécessaire. Pourtant cette disparition des lieux affleure peu ou prou dans chaque recherche que j'ai menée ou à laquelle j'ai pu participer. La coupure, ou la rupture impliquent un décentrement avant de s'aborder soi-même.

Il existe, dans cette conscience de l'absence du lieu, une incertitude, une précarité et finalement une intranquillité qui s'ajoutent à celles de dire « moi, je... ». La précarité des lieux, dans ce qu'ils peuvent avoir d'éphémère rend compte de l'instabilité et de la fragilité de l'ordinaire, du quotidien, en même temps qu'elle rend visible le paradoxe des lieux empreints du temps long et de la rupture. Sans en avoir la conscience formelle, il est probable que mon second sujet de thèse portant sur les permanences industrielles des villes petites et moyennes à débusquer

comme des avatars, ait à voir avec la préoccupation de la disparition des lieux. La confrontation au Bassin minier du Pas-de-Calais a fait émerger la notion d'hétérotopie (Foucault, Lefebvre) que l'on pourrait appliquer à ces lieux disparus, jusqu'à envisager qu'ils perduraient néanmoins dans des interstices presque comme des remèdes à l'errance, conséquence de l'effacement physique.

La transmission silencieuse de l'étrangeté a inclus une « distanciation » (Verfremdungseffekt), un « effet d'étrangeté » pour ainsi dire quasi permanent, si l'on peut faire des rapprochements maladroits avec l'idée brechtienne. Ce serait toutefois un contresens de penser que cela induirait le regard surplombant de la recherche d'une éventuelle objectivité ou neutralité. Au contraire, cette distanciation implique une approche critique participative envers le processus de production de l'espace, de la même manière qu'elle a pour vocation, au théâtre, à rompre la croyance en ce que le spectateur voit. Les terrains de recherche avec lesquels j'ai travaillé jusqu'ici ont agi comme des vecteurs de transformation et presque à mon insu ont fait émerger des thématiques de recherche qui auront pris par la suite plus d'ampleur. C'est particulièrement le cas de l'habiter et des différenciations intersectionnelles des pratiques d'espaces publics, deux champs plus développés dans le deuxième chapitre de ce volume.

Tableau 1. Tableau récapitulatif des objets et thématiques de recherche.

Période et contexte de la recherche	Thématiques abordées	Terrain
2002-2004 : DEA puis projet de thèse n°1 (non abouti)	Interfaces, habiter, différenciation sociale des espaces.	Marseille
2004-2008 : thèse de doctorat	Habiter et permanences industrielles. Différenciation socio-sexuée des emplois des villes industrielles.	Bourges, Blagnac, Gennevilliers, Le Creusot, Valenciennes
2011 : Programme de recherche Cités minières et changement climatique	Villes en transition.	Méricourt
2012 : Ateliers citoyens « habitat » à Stains avec l'association LIHP et la ville de Stains	Représentations d'une ville par ses habitant.es	Stains
2013-2015 : Images et représentations du Bassin Minier	Représentations d'un territoire	Bassin Minier du Nord-Pas de Calais
2014 : Pratiques habitantes en espace public au révélateur de performances de danse contemporaine in situ	Espace public, habiter	Créations chorégraphiques de la Compagnie Acte d'Annick Charlot de Lauriane Houbey et des Gens d'Uterpan. (Lyon, Eragny, Familistère de Guise, Grenoble, Nanterre)
2013-2020 : « La ville côté femmes »	Habiter, espace public, genre	Gennevilliers
2013-2016 : Les représentations politiques et citoyennes de la frontière dans le cadre de l'Eurométropole		Frontière franco-belge
2015-2018 : Quartier Mobilité Territoire	Habiter, personnes âgées	Quartier préfecture d'Arras
2017 : Parcourant soi.	Habiter son quartier : territoires, ambiances et sensations urbaines, critères d'engagement	Création théâtrale de Clémentine Baert (Asnières et Gennevilliers), Centre

		Dramatique National Théâtre de Gennevilliers
2017-2018 : JARDINIERES. Cultiver la ville : le « bonheur des dames » ?	Habiter, genre	Gennevilliers, Grenoble, (Rotterdam)
2019-2020 : Traduire : cartographie sensible par et pour les habitants de la communauté d'agglomération de Valenciennes métropole dans le cadre du contrat local d'éducation artistique	Habiter	Valenciennes, création spectacle vivant in situ de Julie Romeuf.

Ce recensement chronologique des terrains approfondis et des méthodologies développées est nécessaire pour comprendre la place de plus en plus importante prise par la question plutôt que par la réponse, par le processus plutôt que par l'énoncé des résultats. Le rapprochement avec une sorte de méthodologie dialectique entre le raisonnement théorique et l'empirie du terrain n'est pas inutile. C'est la mise en tension de l'un avec l'autre qui fait processus.

Chapitre 2. Gennevilliers, le possible et l'exception.

Être géographe, c'est, souvent, s'identifier à un terrain, un sujet, devenir peu à peu spécialiste d'un territoire, d'une thématique. Le rapport au territoire est infiniment intime. La construction de la réflexion y prend place, elle s'y ancre, presque au sens littéral du terme. Il me semble ici nécessaire de dire ce qu'aura été Gennevilliers dans mon parcours de géographe, dans la façon de me construire comme géographe.

Depuis l'automne 2004, la commune de Gennevilliers est devenue pour moi un terrain particulier, ce fut d'abord le lieu de mon emploi, à la mairie, puis j'y ai eu un logement, j'y ai été élue municipale de 2008 à 2014, et quasiment dix ans après mon inscription en doctorat, cette ville est devenue une sorte de territoire-laboratoire d'une recherche-action participative portant sur la/les place/s des femmes dans l'espace public genevillois, commandée et financée par la municipalité durant les 6 années du mandat municipal (2014-2020).

En juin 2003, je soutiens mon DEA à l'Université de Rouen, et je suis première de ma promotion. Sur les candidat.es des 12 laboratoires de l'école doctorale, seul.es quatre d'entre nous obtiennent une allocation de recherche. Je n'en fais pas partie. Il faut donc changer les projets.

Gennevilliers est d'abord une rencontre de nécessité. Ce n'est pas un choix. A l'automne 2004, je cherche un emploi et je l'y trouve là, au cabinet du Maire sur un poste contractuel équivalent à celui d'attachée territoriale. Je veux poursuivre mes études en doctorat trouvant injuste et insupportable que les arbitrages obligés par les décisions gouvernementales de 2003 de diminution du nombre d'allocations de recherche, de coupes budgétaires et de suppressions de postes décident de mon avenir et contrarient le désir que j'ai d'être enseignante et chercheuse. C'est très prétentieux sans doute. Le budget de la recherche est rétabli en 2004, après un important mouvement des chercheur.es (rappelons-nous de démissions nombreuses des directeurs et directrices de laboratoires), mais il est trop tard pour l'allocation. Ainsi, comme

on dira, j'autofinance ma thèse ; même si bien sûr ce ne sont pas les termes ni l'interprétation que je donnerai à cette situation. L'une des conséquences est que je n'ai pas connu de vie de laboratoire avant d'être maîtresse de conférences à l'Université d'Artois et qu'il a été plus compliqué pour moi d'enseigner et de publier dans les temps de réalisation de la thèse effectuée en occupant un emploi à temps plein.

C'est donc la nécessité de mutualiser le temps passé à travailler et la facilité offerte par la proximité des sources de données qui font que Gennevilliers devient l'un de mes terrains de thèse. Le caractère industriel de cette commune de banlieue parisienne amène l'étonnement de la permanence industrielle quand la désindustrialisation a déjà tellement changé les paysages, l'économie, les profils socio-économiques et politiques des villes qui constituaient la banlieue rouge. Bien sûr, j'aurais pu choisir un autre thème, et sans doute la résonnance sociale et politique qui s'y fait m'incite à approcher ce thème si marxiste du travail : finalement, il s'agira bien d'un choix !

La connaissance profonde que j'acquiers de Gennevilliers, comme salariée à la mairie, comme habitante, puis comme élue, en fera par la suite une sorte d'outil sans doute assez peu reproductible sur d'autres terrains. La difficulté de cette connivence est qu'il faut accepter de n'en avoir plus jamais le regard lavé. En ce sens, la recommandation de l'historienne Annette Becker aux étudiant.es que nous étions à Nanterre, d'être en empathie avec nos terrains de recherche, a été suivie à la lettre. Conséquence de cela : le développement d'une exigence poussée de la qualité du travail.

Exigence multiple. Personnelle. Je ne peux pas ne pas me sentir responsable, et en fait redevable envers une collectivité et son maire d'alors, Jacques Bourgoin, qui me permit de travailler à temps plein et qui comprit que je puisse demander à disposer de données pour un travail doctoral. Peut-être, cela aurait-il été possible ailleurs, mais c'est là que cela s'est passé ; c'est cette bienveillance exigeante que j'ai rencontrée, qui m'a formée et ouverte aux problématiques des territoires de périphéries, là également que parler de justice spatiale a pris tout son sens. C'est également une exigence éthique collective qui s'appuie sur deux affirmations. La première : « Gennevilliers est le centre du monde ». La phrase, lancée comme une boutade aussi bien par les élu.es que par les habitant.es peut prêter à sourire. Pourtant c'est l'énoncé d'une gravité, Gennevilliers n'est exempte, ni exemptée de rien de ce qui fait le monde, de ses inégalités, de ses violences, de ses solidarités. La seconde, c'est la conviction, comme j'ai pu l'exposer dans le premier volume de ce dossier d'habilitation, de participer peu ou prou à la manifestation de l'humiliation que porte la recherche, ce fameux « ça n'est pas pour nous ».

Ainsi la rencontre avec Gennevilliers est salvatrice. Cette ville a été le lieu de l'aboutissement de mes recherches doctorales, puis sans que rien ne soit prémédité, elle est devenue le lieu d'expérimentations d'une recherche-action sur la place des femmes dans l'espace public, le lieu où fut rendue possible l'immersion dans un processus participatif. Cette ville l'a permis, par la volonté de son maire actuel Patrice Leclerc, en faisant le choix d'un financement long, sur six années, d'un programme de recherche-action participatif et critique, en laissant une liberté complète doublée d'une grande confiance. Ce parcours finalement si inattendu, quand on sait

les incidences d'une thèse non financée sur les vies des chercheur.es, m'oblige à être responsable, durablement, envers ses habitant.es.

Facile, alors, de lire, tout au long du cv qui suit, la conséquence de se penser chercheuse immergée dans la société autant dans la façon de faire que dans la façon de restituer la recherche. Ce programme de recherche-action a été construit comme devant être une œuvre collective. Là encore, cela se voit dans ce qui suit, puisque bon nombre des communications ont plusieurs auteur.es, classé.es par ordre alphabétique, et non pas par auteur.e principal.e. Les publications et communications qui en sont issues sont aussi souvent des exposés de vulgarisation que des textes publiés dans des revues scientifiques. Dans ce programme de recherche j'ai pris l'engagement que chaque chercheur.e publie au moins une fois un texte seul.e ou non, sachant combien il est important pour l'avenir professionnel des jeunes chercheur.es d'être accompagné.e et de participer à des travaux collectifs.

J'ai aujourd'hui bien plus parlé de Gennevilliers comme d'une ville qui s'octroyait le luxe d'une recherche au long cours sur le genre, que je n'avais parlé de Gennevilliers comme ville de banlieue parisienne qui persiste à se penser industrielle. Il ne faut pas évincer le contexte national de cette recherche-action. Si la thématique du genre est moins présente médiatiquement en France en 2013, lorsque le travail a commencé, elle l'est de façon quasiment quotidienne maintenant qu'il arrive à ses conclusions. Aussi les sollicitations se font de plus en plus nombreuses de la part de toutes sortes d'acteurs locaux (collectivités, associations, artistes...) et de médias. Est-ce là un « effet de mode » ou les prémises d'une systématisation de la prise en compte des rapports sociaux de genre dans la fabrique de la ville ?

Chapitre 3. Rencontres et incorporation de la recherche.

Dire d'où l'on pense, comment l'on chemine, c'est dire aussi avec qui cela se fait. C'est une banalité que de l'énoncer, tout comme c'en est une autre que d'envisager la continuité transdisciplinaire. Le « tournant culturel » de la géographie me permet d'opérer des ouvertures épistémologiques et méthodologiques qui n'étaient que sous-jacentes. La remise en cause des séparations entre disciplines, les fondements mêmes de ce qui fait (ou ne fait pas) discours scientifique trouve un écho dans mes propres questionnements.

Mes compagnons de route sont des géographes, bien évidemment, mais également d'autres auteur.es. Me concernant, mon parcours est alimenté à l'intersection de trois sources principales mais non exhaustives : les écrits de sciences humaines et sociales, la littérature, la rencontre d'artistes des arts vivants.

Ces mélanges ont participé à la préparation des terrains de recherche. J'ai, par exemple, d'abord, abordé Marseille par la fréquentation des textes de Jean-Claude Izzo, de *Marsiho* d'André Suarès, de *Marseille, porte du sud* d'Albert Londres, de la poésie de Louis Braquier, tout comme des textes d'Emile Témime ou de Marcel Roncayolo. Cet avant-terrain littéraire s'est doublé d'autres corpus : photographique avec l'œuvre de Daniel Mordzinski et cinématographique avec l'œuvre de Robert Guédiguian. Avant-terrain ou rituel, cette pratique a peu à peu évolué en une méthode de préparation systématique devenue indispensable lors de recherches en thèse pour lesquelles le temps dédié au terrain était réduit par les contraintes d'une vie de salariée à temps plein dans une collectivité territoriale, rythmée par la répétition des préparations et réunions des assemblées délibératives. Cette approche a fait plus que compenser les courtes périodes de terrain en constituant en elle-même un terrain et des références partageables et discutables.

Puis libérée des contraintes de cette double vie professionnelle, cette forme de préparation est restée, comme la nécessité de s'approprier une partie des imaginaires collectifs de territoires

avant de prendre contact, physiquement, avec les territoires eux-mêmes. Les récits ou fictions littéraires parlent des espaces vécus et des mémoires collectives. Ils mettent à jour les relations entretenues des lieux entre eux, les habitudes autant que les surprises. Les fictions y sont aussi vraies et fausses que les récits de vie d'habitant.es que l'on peut collecter en entretien. Dans un cas comme dans l'autre, c'est une population qui se raconte par le prisme d'une ville, d'un territoire.

On pourra aisément opposer à cette pratique cette volonté d'immersion dans la recherche comme dans la société exposée comme méthodologie dans le premier volume. Mais ce serait oublier la nécessité dialectique des aller-retour entre les écrits et la quotidienneté vécue. La rencontre des écrits de Henri Lefebvre est un fait marquant qui justement apportera un soutien intellectuel de poids à une démarche qui relevait dans un premier temps plus de l'intuition que d'une réflexion étayée. Avec une égale force fondatrice, les regards sur le monde de l'anthropologue François Laplantine ou du metteur en scène Bernard Sobel restent des repères sur lesquels se reposer.

C'est à partir de ces travaux-là que se joue mon propre abordage, c'est-à-dire que c'est à partir de là qu'il devient évident que l'analyse, la perception du monde doivent prendre en compte la diversité des corps qui sont engagés dans la vie quotidienne et, parmi eux, mon propre corps de femme. Arriver à cela, ne se fait bien sûr pas sans détour ou circonvolution. Je ne décide pas d'aller vers une incorporation de la recherche. J'écrivais dans le premier chapitre que devenir géographe était une façon de répondre aux taquineries de la langue qui demande d'où l'on parle et finalement vers où l'on va. Cette mise en mouvement est une promenade ou une excursion. Et l'on a compris comme les déplacements fabriquaient les identités des êtres comme des lieux. Je crois n'avoir pu incorporer réellement ma recherche qu'en ayant nommé qui j'étais à ce moment-là, qui j'aspirais à être également. Je n'avais jusque-là fait que nommer l'identité des lieux, repérer les traces des identités passées, jusqu'à assimiler le lieu présent à son passé : « ville anciennement industrialisée », m'attachant aux hauts-lieux commémoratifs ou patrimonialisés : au Creusot un marteau-pilon, à Méricourt le relief du terril Le Bossu, à Ivry un Nocturlabe commémorant les luttes ouvrières contre la fermeture d'une usine de roulements à billes. On ne fréquente pas pendant plus de dix ans des villes ouvrières, sans que malgré soi le pathos ne pointe son nez. Après avoir identifié les villes, je me suis identifiée moi-même, je me suis nommée, parmi les autres. La promenade a été une maïeutique comme une autre.

Venir de milieux populaires, être la première génération à être diplômée au-delà d'un brevet ne signifie pas que la fréquentation culturelle n'a pas eu lieu. Ainsi, l'héritage qui est le mien est celui d'une conscience intellectuellement engagée, en tant qu'individu dans un collectif social. Imagine-t-on, autrement qu'en une douce et romantique légende dorée, que cette intellectualisation du monde du travail a pu avoir lieu, même si nous en retrouvons quelques traces dans les politiques tarifaires de certaines communes (par le biais du quotient familial par exemple), ou à l'entrée des établissements culturels nationaux ? Ma position se situe là, dans la transmission de la nécessité supérieure de vivre et pas seulement de satisfaire l'existence humaine de survie au seul prisme d'une consommation. Ce contexte qui a été celui de mon

enfance, de mon éducation n'a rien à voir avec celui d'enfants d'établis dont les parents avaient souhaité faire l'expérience concrète de la production industrielle. Non. Il a été celui d'enfants pour qui l'école permettait certes d'être transclasse – ce n'était pas ça l'intéressant – mais surtout d'apprendre à rendre audible la parole que l'on aurait à porter : parler, être entendu.e, obtenir une réponse. Ce contexte a été celui également d'un monde militant, où il était nécessaire de savoir porter la contradiction dialectique, bref de manier le raisonnement comme les références. La raison pour laquelle je fais ce détour est simple. Ce monde populaire m'a permis très tôt la rencontre avec le spectacle vivant, en particulier le théâtre, le ballet classique et contemporain, si bien qu'il m'a été possible d'envisager un discours porté sur la pratique spatiale et sur le rapport à l'espace des êtres humains – et donc des corps humains – engagés dans leur société par des artistes comme le collectif New Dance Group (*Dance is a weapon*), celles et ceux qui l'accompagneront comme Martha Graham, Merce Cunningham, et qui lui succéderont comme Anna Halprin.

Les préoccupations des chorégraphes, rejoignent celles de qui s'occupe de l'espace, du paysage même si elles s'établissent en d'autres termes, en d'autres méthodologies. C'est une voie que j'emprunte alors pour justifier ce travail immersif et collectif que l'on retrouvera dans la recherche-action menée à Gennevilliers. Alors, donner chair et corps à la recherche s'installe comme un tout où chaque pièce s'est imbriquée sans forcer.

Chapitre 4. Résumé et présentation de carrière

Curriculum vitae résumé

Corinne Luxembourg, née le 07/08/1979 à Paris 11^e

Nationalité française

Adresse professionnelle :

Ecole Nationale Supérieure d'Architecture – Paris La Villette, 144 avenue de Flandres, 75019 Paris

Situation professionnelle actuelle :

Maîtresse de conférences en géographie et paysage, classe normale.

Diplômes et concours de recrutement :

2017 Concours de recrutement national interne des maîtres assistants en école d'architecture – champs Ville et Territoire / Géographie et paysage, poste n°42

2010 Election maîtresse de conférences en géographie – sections 23 et 24, poste 1417 Université d'Artois.

2010 Qualification aux fonctions de maîtresse de conférences – CNU section 23.

2008 Doctorat de géographie.

Expériences pédagogiques :

9 années d'enseignement universitaire à temps plein (Université d'Artois, ENSA Paris – La Villette), du niveau L1 au M2, séminaire d'initiation à la recherche, préparation aux concours CAPES et agrégation interne d'histoire-géographie ; enseignements variés : aménagement et urbanisme, cartographie et SIG, géographie urbaine, culturelle et sociale, habiter, organisation et encadrement de stage de terrain licence, licence professionnelle et master ; construction de projets d'innovations pédagogiques (licence et licence professionnelle).

Thèmes de recherches :

habiter, genre, espaces publics, intersection, temporalités, patrimonialisation.

Laboratoires de recherche :

EA 2468 Discontinuités / Architecture Milieu Paysage – ENSA Paris La Villette.

Encadrements :

1 codirection de thèse ; 3 comités de thèse ; nombreuses directions de mémoires de master (19 mémoires d'initiation à la recherche en master, 12 mémoire de stage de master), de licence 3, de licence professionnelle (23) ; direction des études de L1 géographie ; direction des études de Licence professionnelle aménagement paysager et gestion différenciée des espaces verts ruraux et urbains ; direction des études de géographie de L2 architecture ; responsabilité de S7 de séminaire Architecture/S et Paysage/S.

Auxquels s'ajoutent plusieurs accompagnements d'étudiant.es d'autres écoles ou universités (en master ou en thèse).

Responsabilités :

Membre suppléante de la Commission de la Recherche de l'ENSA Paris – La Villette (depuis 2018) ; membre du bureau de direction du laboratoire AMP-LAVUE (en 2017-2018), ancienne membre nommée du CNU, section 23.

Expertises et jurys :

Membre de jurys de diplômes d'architecture (3 à l'Ecole Spéciale d'Architecture et 9 à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture - Paris La Villette) ; membre de comités scientifiques de colloques internationaux ; membre du comité scientifique d'une revue ; évaluations d'articles ; expertise de projet scientifique pour la Région Centre puis Centre Champagne-Ardenne.

Programmes de recherche :

2 programmes collectifs en responsabilité (dont 1 financé Ville de Gennevilliers, MSH Nord Paris), 2 programmes individuels, 7 participations à des programmes collectifs (dont 5 financés Pas-de-Calais Habitat, Agglomération de Valenciennes, Région Hauts-de-France, Mission Bassin Minier – BQR Université d'Artois, CNRS).

Publications et communications :

2 ouvrages seule ; 2 directions d'ouvrages (dont un à paraître en 2020) et 1 numéro de revue ; 14 articles dont 10 dans des revues scientifiques à comité de lecture (dont un à paraître en 2019) ; 8 chapitres d'ouvrage (dont 2 à paraître en 2019 et 4 autres dans l'ouvrage collectif à paraître en 2020) ; 2 participations à rapports d'études ; 22 communications en colloques nationaux et internationaux ; 19 communications en journées d'étude ; 24 interventions en vulgarisations scientifiques ; 16 interventions médias (presse écrite, radio, tv).

Organisations d'événements scientifiques :

Principale responsable ou co-responsable 1 session de colloque international, 3 journées d'étude, 1 colloque national, j'ai été membre du comité d'organisation pour 1 colloque

international et du comité scientifique pour 1 journée d'étude internationale et d'1 colloque international.

Synthèse de la carrière

Chaque parcours est indubitablement unique, constituée autant par les rencontres, les circonstances, que par les réponses aux obstacles. Sans doute le mien fait-il partie de ceux que l'on qualifie d'atypiques, suffisamment rares, pour rappeler qu'ils ont néanmoins été possibles et que leur particularité a participé d'ouvertures méthodologiques d'encadrement pédagogique où les liens avec la société non universitaire sont une compétence et une connaissance.

Après une maîtrise (*Un exemple de revitalisation urbaine : l'Opération d'Intérêt National Euroméditerranée à Marseille*) soutenue à l'Université de Paris X Nanterre et à un DEA (*Marseille, territoire(s) entre deux « mondes » : fonctionnement et développement d'une interface*) à l'Université de Rouen (classée 1^{re} de la promotion), je présente un premier de sujet de thèse, encadré par Bernard Elissalde. Le sujet (interfaces territoriales et communautés de migration) et le terrain (Marseille) sont la continuité de ces premiers travaux. L'absence d'allocation mise à disposition du laboratoire de géographie Modélisation et Traitement Graphique (UMR IDEES), suite à la redéfinition des attributions d'allocations, à la réduction de leur nombre et à l'organisation des écoles doctorales (arrêté du 25 avril 2002 relatif aux études doctorales), met ce sujet en péril. Les transformations des institutions d'alors, notamment celle du FASILD sont accompagnées de plus grandes difficultés d'accès à des financements de projets de recherche proposés par les doctorant·es et d'un point de vue personnel participent à rendre très compliquée la réalisation d'un parcours scientifique souhaité. Durant cette période je dispense mes premiers enseignements qui sont les travaux dirigés accompagnant les cours magistraux de Michel Lesourd à l'Université de Rouen.

Ces circonstances orientent la suite de mon parcours professionnel et académique. Goûtant peu qu'une décision politique nationale de réduction budgétaire m'empêche de poursuivre, j'ai été ce qu'il est convenu d'appeler une « doctorante en autofinancement ». Chargée de mission à la mairie de Gennevilliers à partir d'octobre 2004, j'ai déposé en décembre le sujet de ma thèse (*Villes en transition : les avatars de l'industrie dans les villes françaises petites et moyennes - Blagnac, Bourges, Gennevilliers, Le Creusot, Valenciennes*), dirigée par Colette Vallat et François Bost, soutenue quatre ans plus tard en décembre 2008 à l'Université Paris-Nanterre. La conduite d'une thèse et d'un emploi à temps plein, en tant que cadre territoriale, limite les possibilités d'enseigner et de publier. Le cv que je présente ici en porte la marque. J'ai poursuivi les vacances après ma soutenance de thèse à l'Université d'Evry Val d'Essonne d'abord, puis à l'Université de Paris Est Créteil. En parallèle, j'ai travaillé, toujours à temps plein, comme chargée de mission au Conseil général des Hauts-de-Seine, ensuite comme chargée de mission attachée à la direction de la SEMMY (société d'économie mixte, bâtisseur, aménageur et bailleur social de Mitry-Mory), puis toujours chargée de mission à la mairie de Villejuif. J'ai eu la chance de ne pas avoir à occuper des emplois exclusivement alimentaires au sens strict du

terme mais qui nourrissent aussi ma réflexion scientifique. Cette connaissance profonde des collectivités territoriales, des entreprises locales s'est révélée par la suite très importante dans l'analyse des jeux d'acteurs et plus pratiquement dans l'encadrement d'étudiants de master par exemple.

J'ai été recrutée le 1^{er} décembre 2010 sur un poste « Habiter, Durabilité, Discontinuités urbaines » (n°1417) à l'Université d'Artois. J'y ai été maîtresse de conférences jusqu'à la rentrée 2017 ; date à laquelle j'ai été recrutée à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette (ENSA), sur concours national interne (n°42) comme maîtresse assistante puis maîtresse de conférences (suite à la réforme des statuts des enseignants-chercheurs des écoles d'architecture (décret 2018-105). Durant ces 9 années de maîtrise de conférences, à temps plein, mon domaine de recherche a bien sûr évolué, passant lors des premières approches scientifiques en DEA d'une modélisation des interfaces entre les appropriations spatiales communautaires à Marseille, à la permanence des marqueurs socio-spatiaux de l'identité industrielle dans les villes petites et moyennes, puis enfin aux approches genrées des pratiques socio-spatiales. Le fil rouge de toutes ces recherches est l'appréhension de la quotidienneté de l'habiter, dans ce que cela a d'ordinaire, quels que soient les bouleversements qui peuvent intervenir. Le prisme de l'intersectionnalité des rapports sociaux est devenu plus important au fur et à mesure de la conduite du programme de recherche-action à Gennevilliers.

Mon élection à l'Université d'Artois en 2010 et cette recherche-action menée depuis l'automne 2013 en partenariat avec la municipalité de Gennevilliers ont constitué des tournants majeurs, notamment dans la formalisation protéiforme du concept d'habiter, au sein d'une équipe aux profils scientifiques très divers.

A l'échelle de l'université, j'ai été successivement **responsable** pédagogique de première année, directrice du département de géographie, directrice des études de la licence professionnelle Aménagement paysager et à ces titres membre du bureau d'UFR, invitée au Conseil Académique et à la Commission de la Formation et de la Vie Universitaire. Lors de la refonte des maquettes de master et de licence professionnelle, j'ai participé aux réunions de responsables de formations régionales du Nord-Pas de Calais en aménagement du territoire. A l'ENSA Paris La Villette, je suis responsable pédagogique des enseignements de géographie et j'encadre les étudiant·es pour le premier semestre du séminaire de master Architecture et Paysage (organisation de conférences, suivi de mémoire, initiation à la recherche) et j'ai participé aux réunions de refonte des maquettes dans le contexte de l'évaluation HCERES.

Participant à des missions de recherches pluridisciplinaires en Europe, à l'accompagnement de doctorant·es (Belgique, Italie, Tunisie), à des colloques internationaux (Algérie, Belgique, Canada, Espagne, Italie, Roumanie), je contribue au rayonnement des équipes de recherche dont je fais et dont j'ai pu faire partie.

En termes **d'encadrement**, j'ai accompagné à l'Université comme à l'ENSA différents groupes d'étudiant·es (L1, L2, LP, M1, M2) en stages de terrain, voyages d'études et excursions. J'ai pu suivre de manière très approfondie les travaux de stage ou de terrain donnant lieu à la

rédaction de mémoires (LP, L3, M1, M2) ou à la production de posters (L2, LP), ou encore les travaux de projet de fin d'étude d'étudiant.es en architecture. Je suis également fréquemment sollicitée par des étudiant.es de master ou des doctorant.es pour des accompagnements ponctuels ou plus durables pour des sujets relevant des études de genre. Enfin chacun.e des doctorant.es ou des jeunes docteur.es qui ont participé à la recherche-action à Gennevilliers a été accompagné.e dans la rédaction d'au moins un chapitre ou article. Dans ce même cadre, j'ai accompagné des étudiant.es durant leur stage de master.

A l'échelle des institutions, j'ai participé à trois **jurys** de projet de fin d'études d'architecture comme enseignante-chercheuse en géographie invitée à l'Ecole Spéciale d'Architecture, à un comité de sélection à l'Université d'Artois, à la commission de recrutement des ATER, PAST et Professeurs invités durant deux ans, à une commission de recrutement interne en tant qu'experte du champ disciplinaire à l'ENSA Paris La Villette. Je suis membre de trois **comités de thèses** (Grenoble, Liège, Paris 1), et **co-dirige** avec Bernard Reitel une thèse en cotutelle avec l'Université de Tunis. J'ai également fait partie de comités d'organisation et de comités scientifiques de colloques et de journées d'études en France et à l'étranger (Italie, Roumanie).

A l'échelle nationale, j'ai été membre titulaire nommée du CNU en 23^e section. Et je participe aux réseaux de géographes du CNFG, notamment en organisant localement des événements dans le cadre des deux premières nuits de la géographie (2017, 2018) ou participant à des Cafés géographiques (Rouen en 2018), des festivals de vulgarisation scientifique comme l'Appel de la Lune (Paris 2017) ou Pint of Science (Paris 2019).

En termes de **production scientifique**, j'ai publié pendant ces neuf années de maîtrise de conférences 2 ouvrages seule ; 2 directions d'ouvrages (dont un à paraître en 2020) et 1 numéro de revue ; 14 articles dont 10 dans des revues scientifiques à comité de lecture (dont un à paraître en 2019) ; 8 chapitres d'ouvrage (dont 2 à paraître en 2019 et 4 autres dans l'ouvrage collectif à paraître en 2020) ; 2 participations à rapports d'études ; 22 communications en colloques nationaux et internationaux ; 19 communications en journées d'étude ; 24 interventions en vulgarisations scientifiques ; 16 interventions médias (presse écrite, radio, tv). J'ai organisé comme principale responsable 1 session de colloque international, 3 journées d'étude, 1 colloque national, j'ai été membre du comité d'organisation pour 1 colloque international et du comité scientifique pour 1 journée d'étude internationale et d'1 colloque international.

D'un point de vue **pédagogique**, j'ai commencé par enseigner, comme vacataire à l'Université de Rouen, *les espaces ruraux dans le monde* avant d'assurer travaux dirigés et cours magistraux à l'Université d'Evry Val d'Essonne, en *aménagement du territoire, politique de la ville*, à l'Université Paris Est Créteil en *géographie urbaine*. Une fois membre du département de géographie de l'Université d'Artois, j'ai enseigné ces thématiques en licence et master. J'ai également pu intervenir dans le cadre de la préparation aux concours CAPES et Agrégation interne, en particulier concernant les questions sur la France - les enseignements optionnels de L2 sur la Chine et la Méditerranée étant restés exceptionnels ils n'ont concerné que ma première année d'exercice de maîtresse de conférences. Deux évolutions majeures ont rapidement eu

lieu. Mon investissement dans les approches pédagogiques spécifiques à la licence professionnelle Aménagement paysager, puis la transformation des maquettes de master Développement des Territoires, Aménagement et Environnement (DTAE) et de licence de Géographie et Aménagement m'ont conduite à me spécialiser d'une part sur les questions environnementales et l'approche paysagère et d'autre part en SIG, notamment sur MapInfo et Quantum GIS. Cette spécialisation permet d'envisager l'exercice cartographique proposé aux étudiant·es comme un outil d'action, de représentation de croisements de données à partir des bases de données de l'IGN sous licence enseignement et recherche et de relevés de terrains. La possibilité offerte par la mise en place des Bonus Qualité Enseignement a permis de concevoir des dispositifs d'innovation pédagogique à partir d'événements scientifiques organisés localement (BRIT XIV en 2014) ou d'actions culturelles (à partir de l'œuvre chorégraphique *La Collection* de la compagnie Nathalie Pernet et de l'accompagnement du service d'action culturelle de l'Université).

J'ai enseigné à tous les niveaux, de la L1 au M2, en formation professionnelle. J'ai donné quelques cours en tant que professeure invitée (Erasmus à Tarragone).

Activité scientifique

Mes travaux de recherche ont, comme pour bon nombre d'entre nous, commencé avant ma maîtrise. J'ai eu la chance d'avoir été l'étudiante d'enseignant·es-chercheur·es pour qui l'initiation à la recherche dès les premières années d'études participait de l'entièreté de la formation. Mais formellement, c'est en maîtrise, encadrée par Guy Burgel, que la confrontation au terrain, l'apprentissage de l'observation, de la conduite d'enquêtes, la conceptualisation ont eu lieu. Il ne fait aucun doute, que ce premier travail, à Marseille, ville indissociable de la réflexion de Marcel Roncayolo, marque, pour la suite, mon approche et mon attention aux « divisions sociales de l'espace urbain ». On sait l'empathie et l'attachement que l'on porte à nos terrains d'étude. Nous les choisissons, les observons, y habitons, les parcourons souvent bien plus que les villes dans lesquelles nous logeons. Nous en connaissons l'histoire et les histoires, si bien que longtemps après la fin des études, nous nous y intéressons encore. C'est pour moi le cas de Marseille, qui n'est plus mon terrain de recherche depuis la soutenance de mon DEA en 2003 et l'avortement de mon premier sujet de thèse. C'est le cas de Gennevilliers, au point d'en faire mon lieu de vie au cours de la rédaction de ma thèse soutenue en 2008 et d'y porter la recherche-action qui structure mon travail depuis l'automne 2013. Je suis reconnaissante envers cette ville qui a rendu possible mon parcours académique et professionnel, permettant l'auto-financement de mon doctorat (nécessité faite par la réduction du nombre d'allocations à l'Université de Rouen). J'y ai retrouvé la conscience des divisions sociales de l'espace urbain, l'attachement au quartier, à la ville, rencontrées avec la même acuité qu'à Marseille. J'y ai retrouvé le même mélange de ville ouvrière, de marques industrielles et portuaires et du rôle constituant des vagues migratoires.

Au cours de mon parcours de formation – uniquement universitaire – à Nanterre j'ai été très marquée par les enseignements de géographie tropicale de Jean-Pierre Raison, Alain Dubresson et Frédéric Landy. Sans avoir adopté cette orientation géographique – malgré une hésitation

pour le Timor Oriental – leur regard sur les autres, leur humanisme, l'apprentissage de la patience et de l'humilité dans la pratique du terrain ont été des plus formateurs. L'empreinte très forte des chorèmes à Nanterre, la rencontre de la modélisation à Rouen m'ont fourni les outils d'une expression graphique du raisonnement. Si bien que, même s'il était sous-jacent, le concept d'habiter n'a pas été, au départ, explicitement partie intégrante du vocabulaire qui m'a fondée comme géographe. Il l'est devenu évidemment lors de mon élection à Arras en 2010 sur le poste intitulé « Habiter, Durabilité, Discontinuités urbaines ». Je suis alors passée de l'étude de la ville industrielle en activité à l'analyse de sa patrimonialisation, des villes industrielles aux villes-usines et aux villes d'extraction minière. La recherche se construit souvent par la traversée de rencontres ; celle du Bassin minier du Nord-Pas de Calais en général, de Méricourt en particulier participe de la réorientation de mes travaux. A Méricourt, se trouve le point de départ de mes recherches sur les jardins partagés, concrétisé par le dépôt d'un projet de recherche collectif émergent, pluridisciplinaire auprès de l'Ademe et de la région Nord-Pas de Calais. Ce changement d'échelle, de la ville au quartier, voire à l'ilot, la concentration sur la réintroduction de productions agricoles en espaces urbains fait apparaître des décalages de temporalités et constitue un angle d'approche du concept protéiforme d'habiter qui m'amène par le biais de l'expérience des temporalités du corps humain à réinterroger le rapport à l'espace public

La recherche-action sur les relations genre et espaces publics à Gennevilliers constitue alors un nouveau tournant important dans mes travaux de recherches. Elle a permis de constituer un collectif très diversifié d'artistes, d'habitant·es et de chercheur·es. Elle est un apprentissage autant scientifique, par une approche intersectionnelle de l'habiter, de la quotidienneté, qu'organisationnel par la gestion d'une équipe hétérogène sur un temps long (six ans) au cours duquel les situations et les engagements des un·es et des autres ont varié de façon très importante. La coordination de deux ouvrages collectifs (l'un à paraître en 2020), a matérialisé cet apprentissage, me fixant également la responsabilité de faire publier chaque participant·e. Ce travail s'inscrit dans la poursuite de recherches personnelles. En effet, à partir de 2012, j'ai souhaité interroger le rapport de la fabrique de la ville à la place prévue, laissée pour/aux corps des êtres humains. Cet intérêt est passé par la fréquentation d'œuvres issues des arts vivants : des œuvres chorégraphiques : *Topologie* (les Gens d'Uterpan) ; *Lieu d'être, Journal d'Un seul jour* et *Public.ques* (Compagnie Acte – Annick Charlot) ; *D'ici là le milieu* (Lauriane Houbey) ; *La Collection* (Cie Nathalie Pernet) ; *Walk, Hands, Eyes (a city)* (Myriam Lefkowitz / unité de radio mobile DUUU). J'ai suivi une formation continue Danse et Paysage à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et du Paysage de Versailles qu'encadrent Vincent Lahache et Nathalie Quoniam et où interviennent également Judith Perrin, Yair Barelli et Mathias Poisson.

L'arrivée à l'ENSA Paris La Villette en 2017 dans une équipe pluridisciplinaire (architecture, paysagisme, philosophie, géographie, histoire) a rapidement été traduite par une invitation très forte à questionner et réaffirmer un engagement disciplinaire personnel et sa réception par des étudiants et des collègues non géographes.

Je suis, néanmoins convaincue qu'activités scientifiques et pédagogiques sont complémentaires et que l'exposer aussi bien aux étudiant·es qu'à des participant·es d'événements de vulgarisation est nécessaire. Cette orientation est lisible dans ce cv, aussi bien en termes de publications qu'en termes de communications lors d'événements organisés par un réseau d'associations nationales comme les cafés géographiques, les nuits de la géographie, le festival Pint of Science, ou par des associations et collectivités territoriales. Cette dimension de restitution de la recherche m'importe tant il s'agit, il me semble, de rendre à nos travaux leur prétention démocratique que leur confère à minima leur statut public et ainsi de participer au rayonnement de la discipline dans la société.

Responsabilités administratives et collectives

Les responsabilités collectives, notamment administratives, font partie des missions de l'enseignant.e-chercheur.e. En exerçant diverses fonctions, j'ai trouvé non seulement une variété de problématiques et de processus à laquelle je ne m'attendais pas, mais aussi un mélange étonnant et parfois fastidieux de contraintes et de possibilités, d'obligations chronophages et d'horizons ouverts. Globalement toutefois, c'est avec plaisir que j'ai rempli ces fonctions et que j'ai essayé de les employer à mettre en valeur la géographie et à mobiliser étudiants, collègues et non universitaires.

A l'échelle de l'université, plusieurs fonctions et responsabilité collectives. J'ai participé en tant que membre non votant à divers conseils (conseil académique, conseil des directeurs de composantes, réunions de coordination de refonte des maquettes lors des évaluations AERES à l'Université, HCERES à l'ENSA), en tant que membre élue dans des instances de recherche (COMUE, ENSA) et pédagogiques (Département et UFR). J'ai participé à de très nombreuses réunions et à des groupes de travail de divers ordres : modalités de contrôle des connaissances, mastérisation, validations d'études, construction des maquettes de licence, licence professionnelle aménagement paysager, master Développement des Territoires, Aménagement et Environnement (DTAE), de licence et de séminaire de master Architecture/S et Paysage/S.

Au sein du département de Géographie et Aménagement, j'ai été pendant deux années directrice des études pour la licence, trois années et demie directrice des études pour la licence professionnelle Aménagement Paysager, deux années directrice du département. A ces divers titres j'ai été membre du Bureau d'UFR durant près de cinq années. Puis à l'ENSA Paris-La Villette, je suis responsable des enseignements de géographie de L2 jusqu'au changement de maquette à la rentrée 2019.

Ces fonctions nécessitent de fortes capacités d'adaptation, un sens des relations humaines, une compréhension des conflits éventuels et beaucoup de rigueur de manière générale : gérer les réunions, budgets, conflits, diffuser l'information dans des directions très différentes, relayer les décisions, anticiper les évolutions, défendre la discipline et le département au sein de l'université. J'ai porté des actions de communication comme les journées d'immersion de lycéen·nes de terminale, défense de certains postes, présentation des études de licences de géographie et aménagement et licence professionnelle aménagement paysager à la journée

portes ouvertes, présentation de l'enseignement de géographie en licence à la journée porte ouverte à l'ENSA.

J'ai aussi été confrontée à des difficultés, n'arrivant pas toujours à dépasser l'effet des rivalités entre équipes de recherche ou des inimitiés entre collègues, compliquant en particulier l'établissement des contenus des maquettes lors de leur renouvellement. Il s'est agi également d'exercer le suivi des changements de parcours et l'articulation avec les secrétariats pédagogiques des formations, la négociation pour la création d'un poste de MCF et pour le maintien des postes d'ATER. Il s'est également agi de mettre en place des dispositifs de suivi de récupération de la taxe d'apprentissage auprès des entreprises régionales au profit de l'UFR d'histoire-géographie et patrimoine.

J'ai été membre titulaire nommée en section 23 du CNU durant deux années, démissionnant lors de mon changement de poste. Ces sessions sont certes longues mais très intéressantes, car elles donnent une vision assez globale de l'état de la recherche en géographie en France et du renouvellement des champs de recherches de la discipline. Participer aux procédures de qualification permet d'avoir une vue d'ensemble des processus de recrutement de nos collègues, tout comme participer aux procédures de recrutements sur dossier au sein de la commission ATER, PAST et Professeur·es invité·es, ou de comité de sélection.

La participation à ces recrutements et aux sessions du CNU, constituent un apprentissage difficile, parfois douloureux, car il faut non seulement tâcher d'être d'un haut niveau scientifique, mais il est également indispensable d'être suffisamment humble pour évaluer des pairs ou quasi pairs, et de tenir physiquement dans un travail intensif. Je pense, sans doute par identification personnelle, que certains parcours non linéaires peuvent apporter beaucoup à la discipline et aux étudiants et qu'il nous appartient également en siégeant au CNU de faire le pari de la non-standardisation des parcours des futures collègues. Cela a donc été à chaque fois une expérience très marquante et globalement très positive, au point de garder un souvenir aigu de chacun des dossiers que j'ai pu avoir à étudier.

Qu'il s'agisse des instances nationales comme le CNU ou d'autres organisations comme le CNFG, elles sont nécessaires au développement de la discipline et au renouvellement de ses champs de recherche. C'est pour cela que j'ai accepté avec plaisir de participer à l'organisation des Olympiades nationales de géographie sous l'égide du CNFG. Il me semble que de telles initiatives participent d'une plus grande audience de la discipline.

Dans l'ensemble, les responsabilités collectives sont une nécessité, une obligation, et très souvent un plaisir, grâce à la convivialité qu'elles impliquent et aux résultats de ces responsabilités ; mais elles constituent une lourde charge dans les missions de l'enseignant·e-chercheur·e, qui peut peser, notamment sur son temps de recherche. Si l'université permet de tendre vers l'équilibre de cet investissement personnel par l'attribution d'heures prises ou en décharge ou en compléments, ce n'est pas le cas à l'ENSA. En effet, malgré la réforme du statut des enseignant·es-chercheur·es des écoles d'architectures, les maître·sses de conférences sont toujours pourvu·es d'une charge de 320 h ETD desquelles peuvent être enlevées, sur décision

de la commission recherche, des heures en fonction des encadrements de recherche et la production scientifique. Les responsabilités administratives et pédagogiques d'enseignement (hors direction de laboratoire ou présidence de commission) ne donnent pas lieu à décharge horaire.

Activités pédagogiques.

Mon approche pédagogique a évolué très fortement depuis mes premiers cours, prenant bien sûr en compte les différentes réformes de la licence :

- le « plan pour la réussite en licence » a rendu indispensable une réflexion globale sur les heures de tutorat auxquelles ne sont pas ou peu présent·es les étudiant·es ayant des difficultés. A la direction du département de géographie à l'Université d'Artois, en concertation avec les collègues de l'équipe de géographie, ces heures ont été redistribuées en travaux dirigés afin de vérifier les progressions dans chacune des matières et d'anticiper les décrochages éventuels.
- la réforme de la licence suivante a accompagné, à l'Université d'Artois, le renouvellement du contrat quadriennal et la refonte des maquettes a induit la réduction des heures présentiellees face aux étudiant.es à 1500h ETD. Ceci nécessite d'accélérer le processus d'autonomisation des étudiant.es dans l'organisation de leur travail personnel quand le relâchement des cadres rigides de l'année de terminale les met dans une situation d'inconfort et d'incertitude et parfois de peur. La mesure de leur encadrement est alors tout à fait fondamentale.

L'apparition de volumes horaires dits Bonus Qualité Enseignement (BQE), alloués sur projet, permet d'expérimenter d'autres méthodologies de travail principalement tournées vers une relation théorie/empirie renforcée afin que le plaisir d'être géographe consistant à pratiquer l'approche du terrain, à se confronter à la réalité des interactions des rapports sociaux avec l'espace puisse s'exprimer. J'ai utilisé ces BQE dès leur première année de mise en place en L1, L3 et LP (ils n'étaient pas disponibles en master). Leur liberté informelle a permis au début de leur existence une expérimentation transdisciplinaire, notamment en L3 géographie et arts du spectacle. Il s'agissait à partir du colloque BRIT XIV, organisé au premier semestre 2014, de mettre en partage les textes fondateurs de chacune des disciplines pour appréhender la discontinuité spatiale : l'espace étant au cœur des arts de la scène et de la géographie.

En L1, cela a permis la mise en place d'une semaine d'intégration fédérative avant le commencement des cours du 1^{er} semestre et une première confrontation avec le terrain. En licence professionnelle, cela a donné l'occasion de construire des ateliers avec la coprésence de différent·es intervenant·es (graphiste, photographe, architecte, paysagistes, géographes) pour concevoir le réaménagement des espaces verts des divers sites de l'Université d'Artois.

J'ai poursuivi ces méthodes dans d'autres travaux dirigés et cours magistraux notamment en travaillant avec les étudiant·es de L3 la question des frontières en partenariat avec la Triennale de l'affiche politique de Mons (Belgique) et les étudiant·es en sciences politiques de

l'Université Catholique de Louvain – Mons (Belgique) ; puis avec ceux de L2 sur le droit à la ville avec de grands reporters, écrivains ; en géographie économique à partir de la conception d'un jeu de société en fin de semestre sur la région Nord-Pas de Calais ; en SIG pour L3 en partenariat avec la résidence d'artiste de la Compagnie Nathalie Pernette à l'Université d'Artois d'abord, puis avec la résidence territoriale d'artiste en milieu scolaire de Clémentine Baert au Centre Dramatique National – Théâtre de Gennevilliers (T2G).

La liberté offerte par l'université, notamment dans les travaux dirigés d'apprentissage d'outils d'analyse spatiale, est, malgré la pluridisciplinarité des formations, parfois, moins présente à l'ENSA où la géographie, ne faisant pas partie du champ des Sciences Humaines et Sociales, est sinon contestée, du moins cantonnée à des aspects utilitaires, physiques et environnementaux. J'ai ainsi proposé aux étudiants d'envisager l'espace, son occupation, selon les ambiances sonores, en collaboration avec l'unité de radio mobile DUUU, en résidence dans l'une des folies du Parc de la Villette, et force est de constater que cette expérimentation ne fut pas immédiatement perçue par les étudiant·es comme un outil saisissable instantanément dans le cadre de leur cours de projet de master. Cette expérience a été rapidement délaissée.

Je considère, néanmoins, la proposition expérimentale mettant en relation l'étude de terrain et l'expression spatiale des rapports sociaux comme partie prenante d'une formation professionnelle. La connaissance des deux milieux d'enseignement supérieur (université et ENSA) où l'espace est au cœur des préoccupations constitue une réelle richesse et pousse plus avant la question du rôle des apports des géographes dans la société ; et ce, en ayant conscience des complémentarités disciplinaires plutôt que leur mise en concurrence voire la recherche de positions hégémoniques.

Durant ces années d'enseignement, les publics rencontrés ont évolué dans leur réception à l'enseignement universitaire et cela nécessite des adaptations pédagogiques en particulier en L1. Il me semble que le besoin d'être conforté·es quant à l'utilité immédiate des enseignements pour un avenir professionnel prédéfini se fait plus pressante à l'université et plus encore à l'ENSA Paris La Villette. L'un et l'autre établissements ont des publics assez distincts. A l'université d'Artois, les étudiant·es sont plutôt issu·es de villes moyennes, d'environnements ruraux ou périurbains propres au Bassin minier. Découvrant la géographie universitaire, ils la conçoivent assez rapidement avec une curiosité motivante, dès lors que le débat est entrevu, sans que cela soit consciemment formulé, comme une dialectique. A l'ENSA Paris La Villette, les origines comme les intérêts sont surtout urbaines. Les pratiques sociales et culturelles y sont, elles aussi, urbaines. La spécialisation architecturale fait passer la courte présence de la géographie dans les années de licence pour une sorte d'outil technique, parfois superflu, même si la fréquentation de la carte topographique et des moyens d'interprétation et de production cartographique y est peu fréquente. Aussi, assez paradoxalement, l'accompagnement des étudiant·es en séminaire Architecture/S et Paysage/S durant les trois premiers semestres de master fait de certain·es d'entre elles/eux, une sorte de « Monsieur Jourdain » de la géographie, le temps de la production d'un mémoire d'initiation à la recherche. Cela tient sans doute à une

conception du paysage qui, selon les enseignant·es, se situe entre le territoire et l'espace vécu des géographes.

En dehors des cours magistraux pour les étudiant·es d'histoire, géographie et sciences politiques en L2 à l'Université d'Artois, ou des cours magistraux de géographie en L2 à l'ENSA Paris La Villette, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec de petits effectifs permettant de porter une attention plus personnalisée aux étudiant·es, au suivi de leur travail, mais également de prévenir des décrochages, voire d'accompagner des réorientations de façon rassurante.

J'ai aimé accompagner les groupes d'étudiant·es en excursion et concevoir avec elles/eux, chaque fois, des programmes différents. Reprenant en 2011 les stages de terrain de Master, j'ai proposé en 2012 d'en transformer le déroulement. Le cadre, habituel, classique consistait à emmener les étudiant·es sur un terrain où ils rencontraient des acteurs que nous avions préalablement contactés. Les étudiant.es prenaient notes et photos, souvent s'ennuyaient et se déchargeaient sur un·e camarade par groupe missionné·e pour suivre attentivement les entretiens. Ils rendaient quelques semaines plus tard un petit rapport. Tenant compte de cela, la transformation proposée consistait à mettre les étudiant·es en situation de recherche, leur faisant acquérir un certain nombre de méthodologies et les obligeant à un travail d'équipe. Un mois avant le départ, des thèmes convenus avec les acteurs étaient présentés aux étudiant·es. Ils/elles devaient se les approprier et présenter un premier travail faisant état de leur compréhension du territoire et de la problématique proposés devant les acteurs-experts ; à elles/eux de trouver ensuite les moyens de répondre aux remarques et de construire les moyens d'approfondir leur connaissance du territoire. La fin du stage était l'occasion d'une nouvelle présentation évoluée. L'implication de chaque étudiant·e s'en trouvait augmentée et les méthodes mieux comprises dès lors qu'elles étaient acquises dans l'expérimentation, en les éprouvant dans la confrontation au terrain.

Je trouve un grand plaisir à concevoir des propositions pédagogiques mettant en action l'apprentissage en situation de « jeu » sur le terrain. Cela oblige les étudiant·es à être actif·ves, à construire un savoir par la mise en connexions d'informations, de savoirs. Cela m'a obligée à me positionner autrement qu'en « conteuse » de cours magistral, induisant des interactions, des dynamiques où empirie et théorie ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Toutefois, cette organisation est facilitée par les effectifs restreints que j'ai connus avec les groupes de L1, licence professionnelle, M1 et M2 de l'Université d'Artois et ce n'est plus le cas dès lors que les voyages d'une ou de trois journées de l'ENSA Paris La Villette concernent plus de 50 étudiant·es, peu autonomes sur le terrain, se déplaçant en bus. En effet, la couverture de près de la moitié d'un département n'autorise quasiment pas les déplacements à pied et ne donne qu'une perception archipélagique d'un territoire global. De fait la rencontre avec le terrain, la confrontation au réel sont atténuées.